

# Le Curé et la Veuve

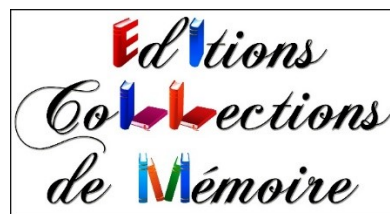
EXTRAIT

EXTRAIT

Gilbert Aonga Ebolu

# Le Curé et la Veuve

EXTRA



## Du même auteur

L'étai se resserre autour du pouvoir,  
Éditions Baudelaire, 2010.

Un métier de seigneur, tome 1,  
Éditions Baudelaire, 2011.

Lettre à un ami sur les règles de bonne conduite à suivre,  
Edilivre, 2011.

Le destin tragique du guerrier Eseko,  
Société des Écrivains, 2011.

Un métier de seigneur, tome 2,  
Éditions Baudelaire, 2012.

Je crois en la démocratie,  
Éditions Baudelaire, 2012.

Belle vengeance de femme,  
Société des Écrivains, 2013.

Le noyé de la rivière Mpozo,  
Société des Écrivains, 2014.

L'histoire de Chantal Kazadi  
Éditions Paulo-Ramand, 2018.

EXTRAIT

À Angèle Ndaya  
Pour que je ne t'oublie pas.

Certains lecteurs m'ont contacté pour me dire qu'ils aiment la façon dont je décris des épisodes d'amour dans mes livres et ont exprimé le même souhait : écrire un jour une histoire d'amour. C'est avec grand plaisir que je présente ici, à leur demande, à celle de mon public, aux fans de mes livres et amateurs de romans d'amour, une histoire sentimentale dans l'espoir qu'elle leur plaira à lire autant qu'elle m'a plu à l'écrire et leur apportera pleinement satisfaction. Excellente lecture.

« Je dis cela par condescendance, je n'en fais pas un ordre. Je voudrais que tous les hommes soient comme moi ; mais chacun tient de Dieu un don particulier, l'un d'une manière, l'autre d'une autre.

À ceux qui ne sont pas mariés et aux veuves, je dis qu'il leur est bon de rester comme moi, mais s'ils manquent de maîtrise d'eux-mêmes qu'ils se marient ; car il vaut mieux se marier que de brûler.<sup>1</sup> »

---

<sup>1</sup> 1Co, 7. 6 – 9.

## Avertissement

Toute vérité n'est pas bonne à dire ou à entendre, dit un adage. Elle engendre la haine. Nous sommes en 1970. Le récit que vous allez lire, n'en déplaît à certains, est brûlant. Il présente à certains égards l'aspect extérieur d'un curé charitable par fausse dévotion qui part d'un bon sentiment et la réalité intérieure immorale, contraire à ce qu'on attend d'un saint homme. Il est indiscutable que le clergé fait beaucoup de bien. C'est bien connu. Il est aussi vrai qu'il fait beaucoup de fautes. C'est indéniable. On peut dire des prêtres ce qu'on dit de la langue, que c'est la pire des choses ou la meilleure.

En apparence et en apparence seulement, le curé est animé au départ d'une bonne intention de venir au secours d'une paroissienne devenue prématurément veuve par un concours de circonstances imprécises et bien tristes, mais il caresse en même temps l'espoir d'obtenir ses faveurs. Ce n'est pas de telles choses qu'on attendrait d'un prêtre. Or, c'est précisément ce genre de choses qui arrivent. Ce comportement en total désaccord avec son engagement au célibat met la veuve dans une situation embarrassante. Elle y voit l'hypocrisie religieuse du prêtre. Son comportement n'est ni conforme à ses enseignements ni en accord avec la Bible. La vérité du proverbe populaire « L'habit ne fait pas le moine » apparaît au grand jour. Rien de plus parlant que ce proverbe qui illustre parfaitement bien l'esprit du clérical. Pour la veuve, tout disparaît ce jour-là, sa foi en l'Église. Elle change sa vision des choses. Cet homme qui enseigne à appliquer les principes bibliques, à aimer Dieu et son prochain, à haïr ce qui est mauvais et à aimer ce qui est bon, à devenir bons les uns pour les autres ; cet homme qui fait la distinction entre le bien et le mal, qui nous aide à comprendre ce qui est juste, droit et équitable ; cet homme qui dit de rechercher la sainteté, de craindre Dieu, de se conformer à ses lois, d'observer ses commandements, d'accomplir sa volonté, de s'avancer dans le chemin de la vertu : faire le bien, fuir le mal, ne pas commettre de péché, ne rien voir de mal, ne rien entendre de mal, ne rien dire de mal, pratiquer la justice, lutter contre la moindre défaillance, garder la maîtrise de soi, se pardonner volontiers les uns aux autres, passer par-dessus une offense, supporter les épreuves, analyser calmement une situation difficile, maîtriser ses émotions, effacer les vices un à un, se porter à la compassion, exprimer la miséricorde, suivre des règles morales et enseignements spirituels trop nombreux

pour être mentionnées. Bref, atteindre une connaissance exacte de la vérité. Elle ne voit plus le prêtre comme l'homme de Dieu chargé de mener le peuple de Dieu à la sainteté et d'aider les croyants à grandir dans la foi. C'est donc ça la vie de prêtre ? Comment peut-il se dispenser d'appliquer les conseils que lui-même donne à autrui ? Elle voit l'hypocrisie du prêtre qui cherche le plaisir de la chair tout en prêchant qu'on brûlerait en enfer si l'on péchait. Cette phrase devenue proverbiale lui revient à l'esprit : « Faites ce que je dis, mais ne faites pas ce que je fais » contrairement à ce qu'un saint homme a prêché : « Ce que vous avez appris, reçu et entendu de moi, et ce que vous avez vu en moi, pratiquez-le. »<sup>2</sup> Elle ne comprend plus ce qui lui arrive. Faut-il croire encore à l'Église et à ses enseignements ? Si un prêtre ne respecte pas les enseignements de la Bible, à quoi bon l'écouter ? Elle se demande si c'est pareil avec tous les prêtres. Est-elle la seule femme à qui cela arrive ? Sûrement pas. Elle est convaincue qu'elles sont nombreuses, ces femmes, ces veuves, ces filles naïves dont les prêtres abusent et qui ne signalent jamais ces agressions aux autorités, ces mariages qu'ils brisent. Ce n'est pas tout. Ces personnes vulnérables sans méfiance, catéchumènes, élèves, enfants de chœur dont le contact sexuel est imposé, toutes ces victimes de viol qui ont honte d'en parler. Ce jour-là, elle perd ses illusions. Comment l'homme qui enseigne les autres ne s'enseigne pas lui-même ? Sa vision du prêtre change radicalement. Tout en prétendant être fidèle à Dieu, il entretient avec ses ouailles des relations inconvenantes. Elle ne voit plus en lui une autorité morale et commence à avoir des doutes sur sa religion. Elle la remet même en question. C'est ainsi qu'elle parvient à la conclusion raisonnable que certains prêtres ne vivent pas en vérité les exigences du célibat ecclésiastique. L'hypocrisie demeure le grand défaut de l'Église catholique. Dès lors, devrait-on être surpris qu'ils croquent dans une pomme comme le révèle l'histoire des origines ? Absolument pas. Par son comportement, il prêche un message contraire à celui de la parole de Dieu. Elle qui a été élevée dans une famille très pratiquante que les parents amenaient chaque dimanche à l'église où elle récitait le credo dont les paroles disaient : « Je crois à la sainte Église catholique » ; catholique de naissance, elle était convaincue que la vérité se trouvait dans la bouche des prêtres ; elle à qui les parents avaient seriné depuis l'enfance et ancré dans son esprit la sainteté de l'Église et voilà que le comportement d'un homme, et pas lequel, un dignitaire religieux, curé de surcroît, vient balayer cet enseignement et ébranler ses profondes convictions religieuses. En raison de son éducation religieuse, elle affirme maintenant que le gros manquement de certains prêtres, c'est que leur comportement ne suit pas leurs enseignements. Déçue par ce qu'elle vit, elle se trouve face à un problème épineux : Qui croire ?

De nos jours, la question du mariage des prêtres reste d'une brûlante actualité. La problématique du célibat obligatoire divise l'opinion, elle fait l'objet de nombreux débats et réflexions parmi les croyants. Deux écoles ont des avis partagés sur cette

---

<sup>2</sup> Ph. 4 : 9.



question et chacun de ces points de vue a ses partisans qui se comptent parfois par millions. Les dévoyés, partisans de cette thèse ne voient pas d'inconvénient et souhaitent ouvrir le débat sur cette question. Ce faisant, d'une part, pour donner aux prêtres la possibilité de vivre paisiblement en couple, une façon de les guérir de cet « état de mal être » qui les oblige à vivre dans la solitude qui les fragilise (il n'est pas bon que l'homme soit seul, lit-on dans la Bible), à vivre dans le mensonge, à être toujours sur le qui-vive, à vivre une double vie de prêtre concubinaire (ils sont célibataires mais entretiennent une concubine et vivent une vie de famille) et, d'autre part, pour épargner aux femmes sinon les délivrer des souffrances de cet amour interdit. Bien sûr qu'en vivant dans une situation de clandestinité, les prêtres mettent leur femme en souffrance : se voir en secret, dépression, lamentations, etc. Bref, se marier afin de trouver une paix intérieure et éviter toute tentation à la fornication (acte sexuel hors mariage).

Pour les rigoristes, adversaires de cette thèse, ils ne voient pas les choses ainsi. La conservation de cette tradition est une valeur établie. En tant que chrétiens, les prêtres imitent la chasteté du Christ conformément au style de vie du Christ lui-même et à l'exemple de saint Paul. La question ne se pose donc pas. Par ailleurs, ils justifient cette tradition en s'appuyant sur la phrase de saint Paul dans l'Épître aux Romains : « ...ceux qui sont dans la chair ne peuvent plaire à Dieu.<sup>33</sup> » Ils estiment que les relations sexuelles sont dégradantes et incompatibles avec la fonction d'ecclésiastique. À leurs yeux, il y a incompatibilité entre l'œuvre de chair et le ministère sacerdotal. Cette règle doit être observée et ne peut être remise en cause car, argumentent-ils, cumuler les fonctions d'homme d'Église et de père de famille qui doit s'occuper des contingences de sa famille ne va pas toujours de soi. Le prêtre doit rester disponible pour mieux répondre aux sollicitations du monde extérieur. Mais cet argument tordu ne tient pas la route, il fait grincer quelques dents, s'expliquent les contradicteurs. C'est dans tous les métiers que l'homme est pris, médecins, chauffeurs et autres, et cela ne les empêche pas de mener une vie de famille. Quoiqu'il en soit, entre les pro et anti célibat des prêtres, le débat n'est pas prêt de se régler, les hostilités restent ouvertes même si beaucoup aujourd'hui hésitent à prendre position. Ébranlée par les affaires de pédophilie, affaiblie par la crise des vocations et confrontée au problème d'égalité de sexe, le temps est peut-être arrivé pour que l'Église catholique romaine y réfléchisse sérieusement. Le renouvellement de l'Église catholique est une urgence pour notre temps. Par conséquent, les chrétiens

---

<sup>33</sup> Rm. 8 : 5 – 10.

autant que le Vatican doivent être ouverts à toutes les propositions pour résoudre ce problème dans l'intérêt des prêtres et de l'Église. Ils y gagneraient beaucoup.

Ne nous y trompons pas. À certains égards, ce roman n'a rien de grande nouveauté au point de heurter certaines sensibilités et de modifier le regard ou les convictions d'un chacun sur le clergé. L'histoire que voici n'est pas seulement une histoire de notre temps et ce comportement inapproprié n'est pas l'apanage des prêtres contemporains. Depuis le Moyen-Âge, les mœurs du clergé et la vie privée qu'il mène sont l'objet de critiques. Aujourd'hui comme hier, les prêtres sont souvent en proie à de nombreuses attaques dues à leurs scandales qui éclaboussent l'Église. Il faut se demander pourquoi ils se font l'objet de tels scandales ? Les prêtres peuvent-ils concilier leur conduite et la morale qu'ils enseignent ? Tenir bon dans la vérité ? Ils voient ce qui est bien, ils l'approuvent, mais font ce qui est mal.

Tout compte fait, au-delà de cet aspect critique, l'auteur raconte avant tout les aventures amoureuses de Marthe Mayika, une jolie femme aux yeux à faire tomber un saint. Elle a le don de rendre les hommes fous. Deux fois veuve, elle a eu la particularité d'avoir été successivement l'épouse d'un bourgmestre assassiné dans des circonstances floues, voire troublantes, son premier amour. Puis, l'amante secrète d'un curé qui l'a quittée en vertu du devoir et par respect pour la profession, son deuxième amour, un amour interdit. Ensuite, elle a été l'épouse d'un homme d'affaires diminué par la vieillesse, son troisième amour. *In fine* l'épouse d'un curé, enfin d'un ancien curé, son grand amour d'autrefois qui s'est défroqué pour vivre cette fois officiellement en couple avec elle. Devenue très riche à la mort de son deuxième mari, elle se trouve à la tête d'un héritage important.

Ce livre fait suite au *Noyé de la rivière Mpozò* et s'ouvre sur la fin du roman cité, mais l'histoire commence par un avis officiel fixant la date à laquelle la commune doit reprendre la résidence de fonction, puisque c'est ainsi dans l'administration de la Fonction publique. La veuve tombée en disgrâce doit se loger ailleurs ou revivre le phénomène de « génération boomerang », c'est-à-dire retourner chez ses parents qui, malheureusement, sont morts à peu de distance l'un de l'autre...

Comme vous allez le remarquer, l'amour est une drôle de chose. Il est fort comme la mort. Il triomphe de tout. *Amor vincit omnia, dixit Vergilius*<sup>4</sup>.

---

<sup>4</sup> L'amour est toujours vainqueur, dit Virgile.

**EXTRAIT**

**Mon premier amour**

EXTRAIT

# 1

Durant les deux premières années de veuvage prématuré, la semaine la plus douloureuse était celle qui coïncidait avec l'anniversaire de la mort d'André<sup>5</sup>, le 7 du mois de juillet, la funeste nuit où sa vie et celle de toute sa famille avaient basculé dans l'horreur. Son corps reposait maintenant à Matadi dans la tombe de souvenir où il ne gênait plus personne. Décidée à rappeler sa mémoire, Mayika n'arrêtait pas de penser à cette date à laquelle son mari fut assassiné et la veille était encore plus douloureuse, à cause des préparatifs. Elle ne supportait pas ce qui lui était arrivé, elle ne le supportait vraiment pas ! Elle était trop jeune pour être veuve, son mari était aussi trop jeune pour mourir. Cela lui semblait tellement injuste. Elle aimait André et l'aimerait toujours quoique mort. Elle ne pourra jamais l'oublier. Pour raviver le souvenir du visage de l'homme qu'elle aimait tant et honorer un être cher à qui elle avait fait des adieux difficiles, elle acheta des fleurs et se mit en route pour le cimetière ce jour anniversaire.

En voyant le nom d'André inscrit sur la pierre tombale, elle ferma machinalement les yeux pour ne pas montrer ses sentiments en pleurant en public. « André aurait eu quarante-deux ans aujourd'hui s'il avait vécu. Il aurait soufflé aujourd'hui ses quarante-deux bougies si ses ennemis ne l'avaient pas tué. Il ne verra jamais grandir sa fille. » se dit-elle, envahie par l'émotion. Comment survivre à un tel drame ? C'était la période la plus difficile de sa vie. Elle déposa son bouquet de fleurs au pied de la tombe. Puis, elle fit une courte prière pour lui. Elle revenait de temps en temps pour fleurir sa tombe et voyait son visage en pensée. Ce moment lui rappelait son mari et les moments heureux qu'ils avaient eus quand ils vivaient ensemble. Elle aurait tant aimé partager la vie avec lui, le serrer dans ses bras, sentir « Kouros », le parfum qu'il portait. Elle aurait voulu lui dire combien il lui manquait, à quel point elle l'aimait. C'était plus fort qu'elle, cette mort brutale et la douloureuse séparation. La perte d'un conjoint était la pire des choses.

Elle ne s'en était jamais consolée. Rien que d'y penser, cela la rendait triste. Elle n'était pas près d'oublier cette fin tragique et pour refouler les larmes qui lui montaient, elle ferma les yeux. Beaucoup de choses durent se passer dans sa tête, des questions qui la hantaient : comment les agresseurs avaient-ils minutieusement préparé leur acte ? Où son mari avait-il été enlevé ? Quand avait-il compris que sa vie était finie ? Combien de temps avait-il souffert face à ses bourreaux ? Combien de temps avait duré l'agonie ? Même si ce n'était qu'une demi-heure, elle voulait le savoir. Malheureusement, elle avait de plus en plus le sentiment qu'elle ne le saura jamais. Les images d'André défilaient devant ses yeux et le souvenir des bons

---

<sup>5</sup> Voir Le noyé de la rivière Mpozo.

moments passés ensemble resurgissait. Tout avait bien commencé, pourtant ! Cet assassinat aurait pu être évité si André s'était montré prudent et avait pris en compte ses conseils. Malheureusement, il n'avait rien voulu entendre. Il n'avait peur de rien. Son mari avait un caractère impétueux, reconnaissait-elle. Il ne reculait devant aucune menace. C'était son choix, s'il avait envie de risquer sa vie en voulant se montrer digne jusqu'au bout. Pourtant s'il avait pris la mesure de la situation, il serait encore en vie. Peut-être aurait-il pu aller encore plus loin en politique ? Aurait-il probablement réussi à convaincre ses pairs de la nécessité d'un Etat fédéral ? Serait-il éventuellement devenu gouverneur de province et voir son vieux rêve s'accomplir ? (Celui de fonder la République de Bakongo, son unique tort.) « Sa mort n'a donc servi à rien », se répétait-elle sans cesse. Elle y rencontrait à l'occasion des gens qui venaient se recueillir et mettre des fleurs sur sa tombe ; d'autres faisaient des signes de croix quand ils passaient devant sa tombe ; d'autres encore marchaient en regardant le sol comme quelqu'un qui cherche quelque chose. Sa tombe est restée jusqu'à ce jour un lieu de pèlerinage où vont prier les défenseurs du fédéralisme pour mieux se ressourcer. À l'occasion de la fête votive célébrée en l'honneur de Saint-Joseph, le saint patron de sa paroisse, elle donnait sa modeste obole et demandait au prêtre officiant d'avoir une pensée pour son défunt mari, mêlait ses prières à celles du prêtre célébrant tandis que les beaux-parents se rappelaient à son bon souvenir.

Mayika se sentait déboussolée, seule et même bonne à rien. C'était une femme à l'esprit abattu depuis la mort de son mari. La peine de cœur était l'une des choses les plus dures à surmonter et dont elle ne pouvait se relever du jour au lendemain. Elle qui pensait avoir épousé l'homme qu'il lui fallait, cet homme-là qui était vraiment son style, avec qui elle se disait qu'elle allait passer sa vie entière. Cet homme qui était dans sa vie et dans son avenir, puis tout à coup il n'était plus. On dirait une bulle de savon. Comme la vie est fragile. Elle aurait aimé que tout reste comme avant. Dans son esprit, elle n'arrivait pas à croire que ce qui avait bien commencé pouvait s'arrêter si vite. Dès qu'elle voyait sa photo ou quelque chose qu'il aimait, elle pensait à lui. Elle ne pouvait s'empêcher de se dire qu'elle aurait aimé voir André en personne.

La mort de son mari l'avait marquée au fer rouge. Elle venait de vivre la pire catastrophe de sa vie. On lisait clairement de la tristesse dans ses yeux éteints. Les membres de famille faisaient preuve d'empathie. Ils étaient bien intentionnés et lui disaient des choses censées la reconforter, mais ça lui faisait l'effet inverse. Ça la blessait. Sachant que chacun vit son deuil différemment, ils y allaient de leurs conseils. Les uns l'encourageaient à lutter contre l'envie de se replier sur elle-même. Les autres lui demandaient de réfléchir à deux fois de manière à profiter pleinement de la vie désormais. Un jour, Pemba, sa sœur utérine, de nature bavarde, lui dit :

— Il est normal que tu aimes André même après sa mort comme tu l'avais aimé de son vivant, mais tu ne vas pas le pleurer toute ta vie même si la souffrance est immense.